

RRRrrr!...

Michel Vaïs

Numéro 68, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

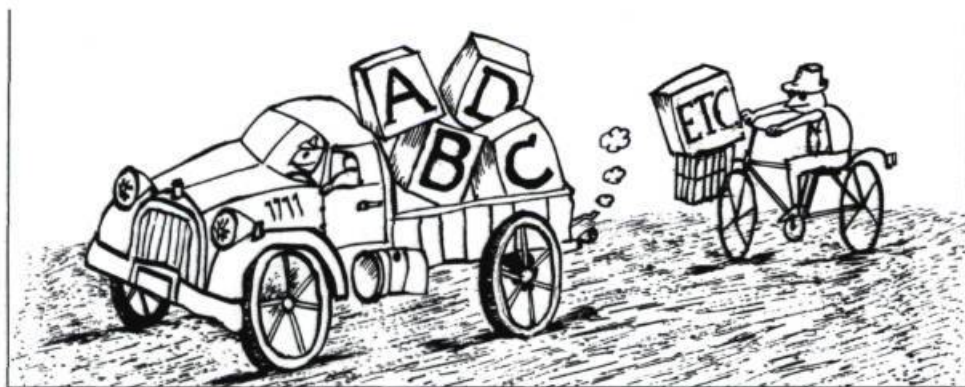
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vaïs, M. (1993). RRRrrr!.... *Jeu*, (68), 144–148.

Abécédaire



Dessin de Jean-Pierre Langlais.

Michel Vaïs

RRRrrrr!...

Des fois, l'air de rien, il est bon de se rappeler qu'il existe un R dans l'alphabet. Juste pour pouvoir l'écraser dans la gorge, puis le serrer entre les dents le temps d'une longue expiration qui soulage. RRRrrrr!... On aura compris que ce R n'est pas celui du doux ronron de mon chat, mais un grondement plus courroucé. Comme celui qui est sorti du gosier de Paul Buissonneau lorsqu'«on» a voulu jeter aux orties sa Roulotte qui, pendant près de quarante ans, a égayé les enfants dans les parcs de Montréal en leur faisant découvrir la magie du théâtre. Passe encore qu'on mette les hommes à la retraite, et même les roulottes, mais faut-il pour autant faire disparaître à jamais toute trace de leur passage?

L'histoire que je vais vous raconter a aussi à voir avec l'R bête d'employés municipaux pris en flagrant délire d'ineptie, du genre : «Ne nous embêtez pas pendant qu'on casse les pots; on vous enverra de la colle après pour les rafistoler.»

Il était une fois un groupe de gens qui travaillaient à la création d'un musée des arts du spectacle vivant, grâce à de l'argent du gouvernement fédéral. (Ne me demandez pas de détails sur ce projet : c'est une autre histoire, dont j'ai parlé notamment et dernièrement dans *Jeu 64*, p. 210 et *Jeu 67*, p. 116.) Toujours est-il que ces gens avaient du fric pour commander des études sur ceci et sur cela, mais pas pour commencer à acquérir des objets, à les nettoyer, à les remettre en forme et à les entreposer en attendant de voir le musée sortir de terre. Ils ont donc fait faire, entre autres études, un premier inventaire des collections existantes en matière d'arts du spectacle, juste pour voir s'il existait au pays assez d'objets dits *muséables* à montrer. Or, la firme chargée d'effectuer cette recherche, nommée Muséoconseil, a déposé un document fort convaincant prouvant hors de tout doute que cela était le cas. Encore plus, à l'occasion de l'enquête, plusieurs



Passe encore qu'on mette les hommes à la retraite, et même les roulottes, mais faut-il pour autant faire disparaître à jamais toute trace de leur passage?



compagnies artistiques (entre autres, des théâtres) lui ont carrément offert des objets de grande valeur, menacés de disparition à court terme. Certains de ces objets ont pu être placés momentanément en lieu sûr, grâce à l'appui de personnes et d'organismes désirant demeurer dans l'anonymat pour l'instant, de crainte de se voir rapidement submergés.

Un jour, par hasard, l'R de rien, Muséococonseil a appris que la Ville de Montréal cherchait à débarrasser ses entrepôts de la Roulotte de Buissonneau. Ce véhicule merveilleux a jadis servi de laboratoire à des douzaines de comédiens, décorateurs, costumiers et artistes-à-tout-faire, d'un Jean Asselin encore jeune adolescent à François Barbeau, en passant par Marcel Sabourin, Jean-Louis Millette, Luc Durand et des douzaines d'autres. Combien de milliers de spectateurs, tous âges confondus, sagement assis sur la pelouse des parcs Lafontaine ou Jeanne-Mance, les yeux ronds comme des soucoupes, gardent encore le souvenir des histoires abracadabrantes orchestrées par le grand patron de ce théâtre unique? Combien d'entre eux pourront s'empêcher d'éprouver un petit serrement au cœur s'ils pouvaient revoir un jour la Roulotte restaurée dans toute sa splendeur, avec toutes ses bébélles d'antan que Buissonneau a pu sauver des poubelles et entreposer dans son capharnaüm des Laurentides? Ce petit serrement n'aurait alors pas de prix.

Or, un employé de la Ville aurait décidé un jour qu'il fallait vendre à l'encan le théâtre ambulant. La Société pour le développement du musée des arts du spectacle vivant (S.D.M.A.S.V.) a aussitôt fait savoir par écrit son intérêt pour le véhicule, en janvier 1993, et reçu l'assurance qu'il serait préservé jusqu'à ce que le musée en gestation puisse s'en porter acquéreur. C'est seulement fin septembre dernier que la Société a été mise devant le fait accompli : après avoir vainement proposé l'encombrant objet au Musée de la Civilisation de Québec, et même au Musée Juste pour rire, les employés de la Ville ont décidé de le vendre pour 1 600 \$ à un propriétaire de commerce d'automobiles de Saint-Antoine-des-Laurentides, qui dirige aussi avec un associé une compagnie de vente aux enchères.

Payer les pots cassés...
Illustration de Nestor Salas,
tirée des *Idiomatics*
français-espagnol, Seuil,
coll. «Point-Virgule»,
1989, p. 62.



C'est alors que le journal *Le Devoir*, alerté par nos soins, a fait paraître à la une de son édition du 5 octobre un cri d'alarme où Robert Lévesque affirmait notamment : «C'est un petit scandale, de ces petits scandales qui font de grands trous dans notre patrimoine et notre histoire culturelle.» Il ajoutait, citant le scénographe Michel Demers, responsable des maisons de la culture, que «les gens du futur musée du spectacle» n'ont fait aucun signe à la Ville et que «c'est le président de l'Union des artistes, Serge Turgeon, qui au nom de ce groupe n'a jamais voulu faire savoir par écrit que la Roulotte pouvait les intéresser» [sic].

Or le lendemain, par un spectaculaire retournement dont les journaux ont le secret, on lit en page trois du *Devoir* : «On a sauvé la Roulotte! Arraché in extremis

aux crocs des ferrailleurs, le célèbre véhicule pourrait connaître une nouvelle vie théâtrale.» Donnant la parole à Serge Turgeon, qui rectifie les faits quant à l'action de la S.D.M.A.S.V. et reporte le blâme sur les fonctionnaires de la Ville, Lévesque nous apprend que son article de la veille «a alerté bien du monde», y compris M. Claude Colmor, le nouveau propriétaire de la Roulotte, lequel «a été assailli de coups de fil et de propositions». Une de celles-ci est venue de l'École nationale de théâtre qui, par la voix de son directeur administratif M. Simon Brault, se dit prête à accueillir la Roulotte sur un terrain lui appartenant, à l'angle des rues Saint-Denis et Laurier. L'École pourrait même la retaper et l'aménager pour que l'on puisse s'en servir à nouveau, d'une façon ou d'une autre. Pour sa part, M. Colmor serait très ouvert à l'idée de contribuer à la renaissance de l'objet, qui a subitement acquis une valeur patrimoniale.

Seulement, le hic, c'est que l'École nationale veut bien aider la Ville à réparer ses pots cassés, mais pas en se faisant mécène avec de l'argent qu'elle n'a pas. C'est aussi que M. Colmor demande, pour se départir de la Roulotte, le quadruple du prix qu'il vient de payer, et qu'aux dernières nouvelles, plus d'un mois après la vente, la Ville songeait à envoyer Paul Buissonneau lui-même négociier discrètement le rachat de «sa» Roulotte pour permettre à tout le monde de sauver la face. RRRrrrr!...

Que conclure de cette histoire? Qu'une fois la magie du théâtre passée, on est la plupart du temps dans le domaine des biens symboliques. Qu'un musée du spectacle vivant devra donc compter avec des bricoles qui, huit ou neuf fois sur dix, auraient fini au recyclage ou à la casse sans l'intérêt aussi soudain qu'imprévu que certains décident un jour de leur accorder. Combien de bouts de bois insignifiants, de guenilles défraîchies ou de vieilles marmites trouées ont, comme la Roulotte de Buissonneau, connu de splendides heures de gloire en sceptre royal, en costume de héros ou en creuset d'où jaillit un jour la pierre philosophale? Sans la *volonté*, peut-être insensée au début, de rescaper



Combien de milliers de spectateurs, tous âges confondus, sagement assis sur la pelouse des parcs Lafontaine ou Jeanne-Mance, les yeux ronds comme des soucoupes, gardent encore le souvenir des histoires abracadabrantes orchestrées par le grand patron de ce théâtre unique?

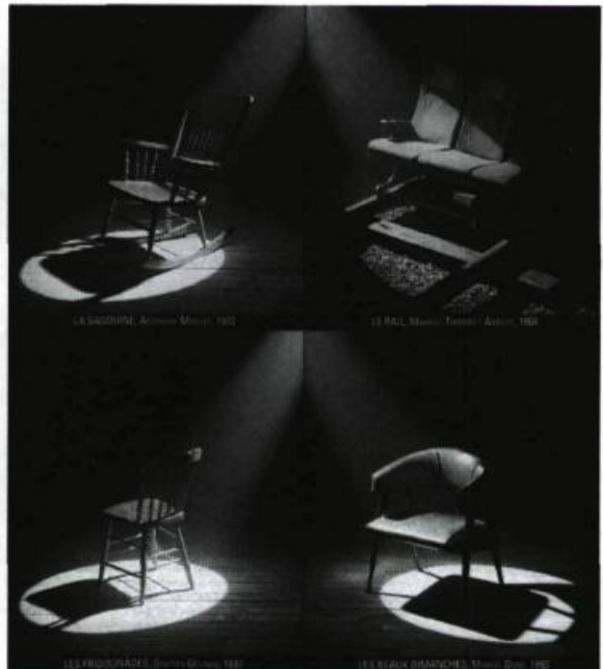


Un spectacle de la Roulotte en 1958 : *Un simple soldat et le briquet*, adaptation du conte d'Andersen par Paul Buissonneau. Photo : Ville de Montréal, tirée de l'ouvrage d'Hélène Beauchamp, *le Théâtre pour enfants au Québec : 1950-1980*, Hurtubise HMH, 1985, p. 35.

ces objets pour leur redonner un sens et une valeur patrimoniale, bref, pour les faire parler, leur destin est de retourner au néant d'où ils sont issus. Et avec eux disparaîtraient encore des instruments tangibles de rappel de notre histoire, donc, un pan de la culture vivante qui détermine ce que nous sommes aujourd'hui.



Dans le même ordre d'idées, l'été dernier, j'ai agi à titre de consultant pour l'agence de publicité Foug, qui a orchestré une campagne de promotion des arts de la scène à la demande de la Banque Nationale. Ma tâche a consisté particulièrement à repérer et à «faire parler» huit chaises ou sièges ayant été utilisés dans autant de productions théâtrales québécoises du dernier demi-siècle. Si nous avons eu la main assez heureuse pour retrouver *le* fauteuil berçant de la Sagouine, que le Rideau Vert avait soigneusement conservé depuis plus de vingt ans, ainsi qu'un trône de *Hamlet* et un fauteuil des *Beaux Dimanches* tirés de productions récentes du T.N.M., il a par contre fallu faire fabriquer tous les autres sièges, à partir de photos et de témoignages permettant de retrouver les textures, les matériaux, les couleurs et les proportions d'origine. Nous avons ainsi reconstitué une banquette de train évoquant *le Rail* (juchée sur son mécanisme de roulement et sa tonne de terre) et un fauteuil oblong imaginé par Michel Demers pour *Inès Pérée et Inat Tendu* à la N.C.T. en 1976; de même, nous avons aussi pu repérer, retoucher et rendre conformes des chaises identiques à celles des productions originales des *Fridolinades*, des *Belles-Sœurs* et des *Plaques tectoniques*. Tous ces objets ont ensuite été photographiés avec soin en studio (par Dominique Malaterre de l'agence Tilt),



exposés une matinée seulement au Monument-National, à l'occasion du lancement de la campagne de publicité, puis... renvoyés aux oubliettes, et sans doute démolis à courte échéance. Sous forme de photos, ils devraient prolonger pendant trois ans (soit la durée prévue du «coup de chapeau de la BN aux arts de la scène») le souvenir des spectacles marquants dont ils ont été extraits. C'est tout.

Ce qui est étrange, dans toute cette opération, c'est le prix qu'une banque a consenti à mettre pour nous montrer de vulgaires sièges qui, sans leur légende, ne vaudraient pas tripette. Je précise que le T.N.M. et le Rideau Vert ont naturellement accepté de prêter gratuitement les trois objets originaux (une autre compagnie, qui avait voulu «négocier» son prêt a été fermement écartée). Il n'empêche que la reconstitution des cinq autres a dû coûter bien plus cher que leur création, et cela, pour le temps d'une pose photographique! Voilà le théâtre battu à plate couture sur le terrain de l'éphémère.

Qui sait si un jour, en l'an 2010, une quelconque campagne de publicité ne consistera pas à reconstituer, le temps d'un cliché, une Roulotte à Buissonneau avec toutes ses bébelles pour un prix cent fois, mille fois supérieur à celui payé en octobre 1993? ♦